

—Grand Dieu! Louis, mais pourquoi crier si fort? Tu m'as fait peur. La petite Séguin qui est arrivée? Approche ici, toi, mon enfant.

La vieille assujettit ses lunettes et se mit à me considérer avec toute l'attention qu'on accorde dans les musées aux objets rares et précieux.

—Tu es le vivant portrait de ta mère, dit-elle, son examen fini, de ta mère à vingt ans. Je l'ai bien connue, va, moi, ta mère.

Et le baiser, qu'elle mit sur mon front, me parut humide de larmes. Elle pleurait en parlant de ma mère. Une brave vieille, bien sûr.

Je demandai alors la permission de me retirer dans ma chambre, pour réparer le désordre de ma toilette avant le souper. Trop fatiguée pour me mettre en frais, ce soir-là, je me bornai à remplacer mon costume de voyage par une robe de mousseline que j'avais cousue moi-même! En me voyant reparaître, la tante écarquilla les yeux, et le cousin, encore moins capable de cacher ses impressions, se mit à battre des mains.

—En voilà une robe. Regarde, mère.

La mère se contenta de grommeler entre ses dents qu'il n'était pas besoin de tant de tra la la pour souper avec eux. Je suppose que d'après ses idées, les robes de toilette ne devaient sortir de l'armoire que pour aller à la grand-messe du dimanche.

En somme, cette première journée à la campagne me laissa une très agréable impression. Elle se termina par un tour de chaloupe, proposé par mon cousin, sous prétexte qu'il n'était que six heures, le souper fini, et accepté par moi avec enthousiasme.

A une quinzaine d'arpents de la maison, le fleuve étalait ses flots verts, promenade délicieuse si la "batture" n'eût été une espèce de marécage. Pour la traverser, je dus mettre de petites bottes. Mais le plaisir que j'éprouvai, en voyant le grand Louis tendre notre voile au vent du fleuve me dédommagea plusieurs fois de ce petit sacrifice.

L'heure était exquise. Le crépuscule commençait à s'épandre sur l'eau. Au loin, les Laurentides semblaient se hausser dans la brume, et à chaque maison d'habitant s'allumait une petite lumière. Un gros paquebot passa près de nous, filant vers le golfe. Où allait-il? Je le suivis longtemps des yeux. Louis, attentif à la voile, me demandait quelquefois si j'avais peur. Je ne m'occupais pas beaucoup du danger. Ce fut seulement quand il parla de revenir que je l'écoutai.

—Au moins, vous m'en ferez faire encore des tours de chaloupe, lui demandai-je.

—Mais oui, m'assura-t-il. Si vous aimez ça. La prochaine fois, nous irons à l'une de ces îles que vous voyez à l'Est.

Promesses mirifiques, vous deviez être vaines. Le lendemain, ayant confié ingénument à ma tante que Louis avait promis de me conduire à la Grosse-Île en chaloupe, la vieille me rit au nez.

—Ah! elle est bonne celle-là, fit-elle.

—Il y a donc bien du danger, lui demandai-je.

—Ce n'est pas le danger, petite sotte, mais Louis n'a pas que ça à faire te promener en chaloupe. Qui est-ce qui va "faner, râtelier et serrer le foin" donc? Est-ce moi? Il faut travailler va chez les habitants! Ce n'est pas comme à la ville, mais j'y pense, si tu voulais, toi, tu pourrais râtelier derrière la charrette. Ce n'est pas fatigant et ça aiderait toujours un peu.

Il y avait longtemps que je désirais voir de près les travaux de la ferme. Aussi je n'offris aucune opposition aux projets de ma tante, mais ici se présentait une autre difficulté: il fallait endosser des vêtements plus résistants que les miens; ma tante déclarait que si je gardais ma "jupe à falbalas et mon garibaldi de dentelle", le soir il en resterait des morceaux à toutes les haies. Je me rendis à ces raisons et entièrement costumée au goût de la chère femme, blouse de calicot, jupe d'étoffe du pays, dont la ceinture faisait deux fois le tour de ma taille, mitaines de cuir, chapeau de paille aux bords démesurément larges, je pris place dans la charrette à foin qui, sur le coup de midi, roulait vers la prairie.

Le grand Louis était à l'avant comme un général.

—Mets-toi à l'arrière, toi, me commanda ma tante, tu sentiras moins les cahots. Et tâche de gagner des couleurs et de l'appétit.

Elle était bonne au fond comme du bon pain. C'était seulement sa brusquerie qui me déconcertait quelquefois.

Rendus à la prairie, Louis me choisit le plus fin râtelier et ramassant les petits paquets de foin échappés à sa fourche: Tenez, c'est comme ça, me dit-il. Allez-vous être capable de râtelier derrière la charrette?

—Mon Dieu! ce n'est pas si malin, répliquai-je, piquée.

Comme je ne devais pas tarder à regretter ma présomption. Le grand Louis vous enfournait des moitiés d'andain d'un tour de main et "Marche donc le Gris", la charrette avançait toujours, me laissant loin en arrière. Encore si Louis eût été seul à jouir de mon dépit, mais il y avait avec lui deux grands gars, venus des fermes voisines pour l'aider et ces messieurs s'amusaient énormément de ma gaucherie. Je finis par jeter là le râtelier.

—Suivez-la vous-même, votre charrette.

Louis, conciliant, me proposa de "fouler." Il s'agissait de piétiner le foin à mesure qu'on le jetait dans la charrette; c'était facile et même amusant. Quelquefois, je me trouvais presque ensevelie sous les gerbes qui m'arrivaient de tous côtés, mais mon grand chapeau de paille reparaissait vite et c'étaient alors des éclats de rire à effaroucher les oiseaux. Et quand nous allions "décharger", je ne trouvais rien de plus délicieux que d'être voiturée du champ à la grange sur les hauts et moelleux voyages de foin.

A la brunante, nous revînmes souper. J'aperçus de loin ma tante qui guettait notre retour, et, comme je m'y attendais, son premier mot fut pour demander à Louis, ce que j'avais fait.

—Voyons, la petite est-ce qu'elle a été bonne à quelque chose?

—Parbleu! elle a travaillé plus que tous les autres ensemble, répondit Louis, en me coulant un regard ironique.

—Ah! j'aurais voulu voir ça, dit-elle, incrédule.

Et tout en dressant la table pour souper, elle reprit:

—Si vous le voulez, mes enfants, nous allons nous coucher de bonne heure, ce soir. Vous devez être fatigués après une telle journée, et je ne me sens pas bien du tout, moi.

Ce fut, si je me rappelle bien, vers le milieu de la nuit-là que je m'éveillai en sursaut, croyant avoir entendu quelqu'un se plaindre près de moi: "Luce, Luce, disait une voix, Luce, lève-toi; je vais mourir." C'était ma tante qui se trouvait soudain très mal. Je courus réveiller mon cousin. Il décida d'aller tout de suite quérir un médecin au village voisin; deux lieues à parcourir dans la noire nuit, ce n'était pas une promenade. Il partit cependant, me laissant seule avec la malade qui se lamentait à tous les saints du paradis, toute secouée de frissons. A force de retourner les armoires, je parvins à dénicher un reste de cognac et je la frictionnai vigoureusement avec, pour ramener la circulation. Puis j'entassai force couvertures sur elle et tâchai de lui faire prendre patience. Oh! ces heures d'attente, qu'elles me parurent longues. Que de fois j'ouvris la porte, m'imaginant avoir entendu au loin le bruit d'une voiture.

Vers les trois heures du matin, Louis fut de retour avec le médecin, un vieux monsieur très aimable, très onctueux, qui déclara que ma tante souffrait d'un refroidissement. Louis montrant peu d'empressement à le reconduire chez lui avant le jour, je lui préparai une chambre en toute hâte, et comme il y pénétrait avec mon cousin, je les entendis rire et bavarder tous les deux de telle façon que je jugeai prudent d'écouter.

—Ah! que voilà un lit bien fait, disait Louis. Regardez donc la bosse au milieu.

—On dirait un banc de neige, ajoutait le docteur. Je suis incapable de grimper là-dessus avec mes pauvres vieilles jambes, si tu ne m'aides pas, mon fils.

Ils trouvaient le lit mal fait. Et moi qui avais pris la peine de grimper sur une chaise pour mieux étendre la couverture — la couchette était d'une hauteur! — Ingrats, va.

Si le travail constitue le meilleur moyen d'oublier la vie, s'en furent s'écouler rapidement pour moi, les jours qui suivirent cette nuit mémorable, car ce n'est pas l'ouvrage qui me manqua: une malade à soigner, le ménage sur les bras, la cuisine; et les petits poulets qui me suivaient jusque dans la maison lorsque je les oubliais; et les oies qui venaient faire couic, couic, sous les fenêtres pour réclamer leur provende; et monsieur mon cousin qui n'était pas très enthousiasmé de ma cuisine. Celui-là, par exemple, je ne m'inquiétais pas beaucoup de ses ta-

quineries, je m'étais aperçue que c'était justement à ceux qu'il aimait le mieux qu'il les prodiguait.

Ma tante eut la fièvre pendant une couple de semaines, puis elle entra en convalescence et reprit la direction de la maison, ce qui me débarrassait de toute responsabilité. A passer ensemble, des jours difficiles, Louis et moi nous avions fait une découverte: c'est que nous nous convenions parfaitement pour parcourir le chemin de la vie, plus fertile en jours sombres qu'en jours gais et nous en fîmes part à nos parents. Ma mère, qui voyait combler ses vœux par cette union, ne se fit pas prier pour dire oui cette fois, et ma tante Coralie, je la retrouvai toute avec sa bonhomie, dans sa réponse:

—Luce, dit-elle, elle ne connaît pas plus "l'ouvrage d'habitant" qu'un enfant de cinq ans, mais ces choses s'apprennent et je serai là, Dieu merci, pour l'empêcher de faire des bêtises.

Les années ont passé. La vieille maison de tante Coralie connaît maintenant de jolis tapages. Chère aïeule! Les enfants qui poussent vite et dru entourent sa berceuse et tout en tricotant la laine du pays pour chausser leurs petits petons, elle leur raconte des histoires du vieux temps. Je dois ajouter que l'histoire qui amuse le plus les petits, c'est celle des gaucheries de leur maman, quand elle vint pour la première fois de la ville.

JEANNE.

Le récital Laliberté

Le 22 novembre dernier, au Monument National, devant un auditoire aussi nombreux que choisi, M. Alfred Laliberté, jeune pianiste-virtuose canadien-français, n'a ni plus ni moins qu'émerveillé nos amateurs de musique. Nous avons déjà dit ici même que M. Laliberté a remporté de brillants succès en Allemagne, où, pendant quatre ans, il étudia sous l'égide des plus grands maîtres de la patrie des Bach, Beethoven, Mozart, Wagner, et de tant d'autres génies. Nous nous attendions donc de sa part à un récital sensationnel. Nous sommes heureux d'avouer que nos meilleures anticipations ont été largement dépassées.

Dédaignant tout esprit de réclame et de concessions au public non initié au plus émotif des arts, M. Laliberté nous a donné un programme unique en son genre, hérissé de difficultés, bien fait pour montrer son tempérament musical, sa science profonde et son âme délicate. Bref, M. Laliberté n'est pas descendu jusqu'au public, mais, par une maestria sincère et rare, il l'a élevé jusqu'à lui, l'a ravi du début à la fin d'un récital, dont, pour notre part, nous conserverons un souvenir impérissable tant il nous a ému et charmé. L'espace nous faisant défaut nous ne fouillerons pas le jeu magistral du jeune virtuose canadien-français. Qu'il nous suffise de dire que son exécution dans la sonate opus. 110 de Beethoven, nous fut, dès le début de la soirée, la plus agréable des révélations. Un maître était devant nous, nous l'écoutâmes religieusement, admirant les passages fugues de cette oeuvre toute de poésie, de coloris et de vigueur souveraine. M. Laliberté affectionne tout spécialement Liszt, ce roi du clavier qu'on dédaigne trop de nos jours, peut-être parce qu'il est inabordable à maints pianistes. Malgré les belles qualités qu'il a exhibées dans toutes les oeuvres qu'il a rendues au récital dont il s'agit, c'est surtout la captivante polonaise opus. 9 de Paderewsky et la Rhapsodie Espagnole de Liszt, qui nous ont empoigné au delà de toute expression, tant l'artiste y mit d'âme et de talent. La Rhapsodie Espagnole, colossal monument de difficultés, fut spécialement enlevée avec un brio et une technique que n'ont pas dépassés les grands pianistes qui nous visitent. M. Laliberté est, dit un confrère anglais, supérieur au sens artistique de notre peuple, espérons qu'on ne le lui montrera pas, et que, par un encouragement continu, nous garderons parmi nous ce musicien que la gloire guettera partout où il se fera entendre. Si l'on en doutait, qu'on se souvienne qu'au récital Laliberté, M. l'avocat Dagenais offrit à l'artiste une couronne de laurier, glorieux symbole, que le célèbre professeur Lutzenko, de Berlin, adressait avec ses meilleurs souhaits au jeune maître canadien-français, son ancien élève. Pourrait-on demander une reconnaissance officielle plus grande et plus autorisée du talent de l'artiste qui honore ce pays? Non certes. Et puis, ne l'avons-nous pas entendu?